Document generated on 04/25/2024 8:30 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

La balançoire

Bianca Côté

Number 26, Fall 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15782ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Côté, B. (1985). La balançoire. *Moebius*, (26), 23–30.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

BIANCA COTÉ

La balançoire

La noce de l'ocelot annonce la mort du pitt. Beaux grands yeux. Virage au ciel et regard complètement à terre. Pitt le clochard sans banc public m'avait demandé sa main en guise de siège. Dernier adieu à la conformité. Et pourtant, des fois... des fois je le rencontre déguisé en patron qui comptabilise ses mots bêtes. Novembre s'étire tant et tant que ma peau se fait neige. Halloween. Tous les jours. Sans bonbon. Je trimballe mes envies de douceur dans la froidure d'un overtime pas payé. Il neige mal. Nerfs en crêpe de chine et coeur en dentelle noire usagée. A force de.

Lutter, toujours lutter pour la survie de sa craie. Je saute au travers de l'ardoise, j'y vois des images de brises porteuses d'ailleurs... Madame s'en va au Tibet comme on s'en va jouer le touriste sur Prince-Arthur quand on file pas. Madame s'en va au Tibet vivre une expérience mystique, se détacher des biens de la terre. Pis on se plogue sur quoi après? Sur Bouddha, sur Krishna, sur la lune des illusions javellisées. Pis on se plogue sur quoi après? Sur des bonheurs organisés, sur des bonheurs qui vous organisent, sur des bonheurs pas si heureux que ça... La noce de l'ocelot annonce la mort du pitt. N'importe lequel. Cupidons lanceux de pointes, garocheux de cris primals qui ne respectent pas le tympan des autres, vlimeux qui caressent tes soirs pour mieux te faire tomber de l'autre côté du miroir, parleux qui... L'aile blessée critique l'envolée des autres. L'astre des épisodes à venir se veut clair et net comme une lucidité mal apprise. La noce de l'ocelot annonce la mort du pitt. Un autre son de cloches. Clin d'ombres chinoises pour désabrier le matin. Les draps fraîchement lavés deviennent raides de froid devant la page blanche de mots défaits. C'est que le lit est défait, c'est que le coeur est défait.

Cendrier vide, cendrier plein. Le jour en valse folle l'image se fait fuite. Se distancer de nos émotions avant même d'avoir appris à les approcher. Le lendemain de la veille décline les utopies. C'est du moins ce que la multitude des cendriers nous fait croire. Et l'on cache ses p'tits frissons derrière du coton déchiré d'indiens. Et l'on... J'ouvre ma sève. Déchirure vide. Je me suis rejointe en l'autre rive. J'y ai laissé tous les bonheurs organisés qui patchaient mes trous au coeur. Ah! laisser panser ses jours par la brise, s'inventer des aubes à faire lever le courage, à faire envoler la rage, à faire grandir ses âges, à faire... Beaux grands yeux. Ouvrir la sève. Des lilas en fond de cour. Porte grise ouverte. Une clôture juste ce qu'il faut blanche, juste ce qu'il faut haute. Mais toujours toujours une chaise-novembre devant. Sous les ouvrailles d'une transparence-limite, une libellule agite ses restes d'ailes. Bien sûr, s'ouvrir. Bien trop, la peur. Porte grise ouverte. Des clients égarés et sur une table, des napperons d'un autre blanc. D'une transparence-limite. L'apprivoisement se fera long.

Lilas en fond de cour. Clôture plus qu'il n'en faut haute, plus qu'il n'en faut blanche. Atteindre la couleur du frisson. Pitt le clochard en était, en est, en sera incapable. Trop de discernements, trop de cernes autour des yeux blancs blancs d'émotions. Je l'ai renvoyé sur la Park Avenue à l'heure où les restaurants n'offrent plus de souvlaki. L'orange après les nuits ratées crache son rôle de bouche-trou sur une mémoire qui n'a plus sa raison d'être. La noce de l'ocelot annonce la mort du pitt. Le jour avant, il est parti en vacances sur un navire en forme de plaie. Peut-être au Tibet. Triangle rouge exit. Ses p'tits coins de coeur se sillonnent l'intériorité. Les ongles rongés caressent le sang des autres. Tu sais la brise qui nous ramène à nous-même, tu sais celle qui nous fait faire le grand voyage. Pitt le clochard a les souliers bleus d'avoir tant marché pour rien. Rouler toujours rouler mais jamais se rouler de contentement. Pas de saveur heureuse à bon marché. Du jour au lendemain de la veille, on espère que ça viendra. Beaux grands yeux. Tu sais, les coïncidences ne sont qu'appels de vibrations de même couleur. Des pas se cherchent, des noirs straight virent aux mauves éclatés, tout change. Le mauve de tes yeux roux me rassure. Un jour on cherche des arcs-en-ciel et un autre, plusieurs autres, on se retrouve arc-en-ciel, arc-en-soi et on

commence à aimer ça? Tu sais, je ne crois pas tellement au hasard... La noce de l'ocelot annonce la mort du pitt. Le mauve de tes yeux roux me rassure. J'allume mes obsessions et brûle tout petit doigt qui prétend les connaître. Pas de chiromanciens chez les pyrograveurs.

En traversant le parking, un clochard se prenant pour un pantin décide de se couper les mains.

Remorquage à vos frais. Plus moyen de comptabiliser ses mots bêtes. Zut! Les clients rentrent, les factures sortent. La serveuse boit tasse sale après j'te tasse dans le coin l'humeur des clients égarés. Beaux grands yeux. Sourire en demande et en déroute. La peur du vide entre les mots vides la vitre. Elle regarde par la fenêtre la pluie et le beau temps qui lui file entre les dents. Cheese. Les clients rentrent, les espoirs sortent. Les aiguilles font mal et pointent deux heures. Direction: prétention humaine. Le patron rentre, les clients sortent. La caissière passe au cash. Les faces de la reine achètent son corps. La serveuse passe la balayeuse. La caissière mord la poussière. On dit d'elle qu'elle a l'inclination naturelle. Vrai. Elle croule sous la crédulité crasseuse d'une société cheese and have a nice day. Fais ce que dois. On dit d'elle qu'elle est toujours en retard. Vrai. Elle dépasse les lignes des aquarelles, l'heure des convenances. Elle ose même trimballer son chevalet et ses couleurs dans une valise fermée à clef. Quelle honte!

Une erreur traîne sur le trottoir, une erreur sur la personne. Près d'elle, une église abandonnée. L'erreur a depuis longtemps fait le tour de la paroisse. Elle traîne. Avec elle, cette valise fermée à clef. Cela intrigue les citoyens hors de tout soupçon et donc très soupconneux. Un jour, l'erreur leur a montré l'intériorité de la valise. De la bave messieurs dames, de la bave en boomerang. Et tant pis pour votre belle p'tite face fraîchement rasée ou fraîchement maquillée. L'erreur sur la personne a refermé la valise en y glissant un miroir tout écorché par le temps qu'il ne fait pas. Une connivence s'est établie. Beaux grands yeux. Le miroir aussi faisait le trottoir. Oh! juste de quoi payer sa dose quotidienne de turquoise, se soûler de oui, je comprends. Le soir, assise près d'une bouche d'égoût, l'erreur caressait les arabesques réfugiées sur l'envers du miroir. Longtemps longtemps, jusqu'au matin désabrié, jusqu'à la réapparition des citoyens hors de tout soup-

çon et donc très soupçonneux. La valise ravalait sa bave, le miroir regardait à travers le trou de la serrure le défilé qui commençait, l'erreur sur la personne se faisait bousculer. C'est que ces messieurs dames n'aiment pas les gens qui traînent comme ça sur le trottoir, sans parure ni censure. Ca les dérange. Ils se mettent même à penser que les erreurs sur la personne qu'ils griffonnent avec leur bave pourraient bien... ça serait tant pis pour leur belle p'tite face. Heureusement, le marchand de journaux passe et ils n'ont plus besoin de penser puisque le sort du monde a été mis sous presse juste avant leur sécurisant défilé. L'erreur sur la personne traîne encore sur le trottoir. Près d'elle, le miroir du bonheur. Vous n'en êtes que les écorchures messieurs dames. Abandonnés. De la bave. Quelle honte!

La lumière tombe, sans connaissance. La lucidité n'est pas le genre de leçon qu'on apprend à sept ans et qu'on répète le reste de sa vie.

La caissière mord la poussière et profite de cette bassesse pour regarder dans son dictionnaire. Vie: équivalent féminin du mot vide. Veines raturées. La noce de l'ocelot annonce la mort du pitt. L'obsession faite enfance. Un feeling de chaise haute. Puis, sept ans. N'oublie pas de rincer tes larmes avant de partir. Culpabilité blocage culpabilité blocage culpabilité blocage culpabilité... sept ans. Donnez m'en dix, soyez généreux. J'ai sept ans et je m'imagine être déjà grande âme. Je profite de cette bassesse pour regarder dans mon dictionnaire. Vie: équivalent féminin du mot vide. Cherchez la survivance. Peut-être même une cicatrice en hommage au courage de celle qui ne peut qu'encaisser. Le reste de la peau en balançoire. Puis, un vieil enregistrement. Le chant, le cri des tibétains, pas de cordes vocales ou les vibrations de la mer. Je ne sais plus trop. Ce que je sais, c'est qu'il fallait ressentir, que c'était supposé nous traverser de bord en bord. Moi, le vide. Et pourtant, pour une fois, j'aurais tant voulu avoir mal. Pour être bien, il faut être capable d'avoir mal. Moi, le vide.

Atteindre la couleur du frisson. Pitt le clochard en était, en est, en sera incapable. Avec ses beaux grands yeux, il touche les mots faute de toucher les coeurs. Crayon noir. Toucher de l'amort, toucher queq'chose. Dans un vieux manoir d'Ogunquit, la vie s'écroule, tranquillement pas vite. L'entrée est libre. On y rencontre Pitt le clochard et ses amis. Les yeux en départ, le

coeur trop là. Pour eux, l'entrée est encore plus libre. Ca attire les touristes. Dans le grand Etat du self-service où vivent ces messieurs dames, les clochards dorment sur des bancs déterrés le jour même. Un manoir, ça fait différent. Les clochards s'y échangent leurs rêves en même temps que leurs draps sales. Les touristes écoutent, prêts à se servir d'une bonne histoire à raconter. On ne les dépayse pas trop. Les toiles d'araignées de ce manoir sont les copies conformes des toiles d'artistes qu'on retrouve dans le grand Etat du self-service. Les livres de ce manoir se flattent mutuellement les pages sur un coffre-fort à la veille d'être étripé par un trop-plein de mots. Ca ressemble drôlement aux messages subtils des billets doux pour amoureux naïfs, pour naïfs amoureux... Coussins de mots. Amortir le choc des gestes qu'on n'a pas su, pas voulu poser. Les coussins de ce manoir présentent leurs chairs flasques et barbouillées de caissières en transit, celles qui voudraient se pitcher ailleurs. Madame est tannée du Tibet.

Novembre s'étire tant et tant que sa peau se fait neige. Halloween. Tous les jours. Sans bonbon. Au fond de sa gorge, il n'y a que des paroles de femmes entremêlées, des paroles qui veulent se sortir du froid, se réchauffer de leurs silences. Que ça. Déjà moins froid. Madame sort dehors et cherche son casier postal. Elle s'envoie des cartes de souhaits. Ca fait partie de son évolution. Les désirs sont autant de mémoires. N'importe laquelle. Des mémoires-miroirs, des mémoires qui se font des accroires, des mémoires-poignards, des mémoires qui ne font pas partie de l'Histoire... Mais les patrons déguisés en clochards n'organisent pas tout. Du fond de la gorge des femmes sans Histoire, tout plein de bulles se moussent aux joues des autres, éclatent de rire et renaissent sur chaque p'tit coin d'arc-en-soi. Des bulles au coeur de la voix. Ah! si madame pouvait parler... Si madame pouvait parler, elle enlèverait les masques de Pitt le clochard un à un, comme on caresse la douceur-douleur des lunes, des unes. Si madame pouvait parler, elle ne lui en voudrait pas tant. Elle s'envoie des lettres mauves en attendant. Le mauve assure. Lui, il lui envoyait des lettres qui se prennent pour des majuscules et nous enlignent dans un rôle de minuscule. Toute petite.

Séduire, se réduire à l'image d'une autre que l'on voudrait soi-même. Glissent glissent sur une robe qui

se dérobe à ma peau des désirs de balançoire à deux, des désirs de cape. Mais je suis toute petite. Doux doux. Je m'applique fort fort à réciter mon mantra tout en faisant mon lit. Zut! J'ai oublié les oreillers, j'oublie toujours les plumes, les rêves. Allons allons, répétons répétons, séduire séduire sé... Non! J'ai trente ans et c'est maintenant que je veux naître. Je dis je mais ça pourrais être vous messieurs dames. Je me conjugue à toutes les personnes. Je vais naître à trente ans donc et un jeudi s'il-vous-plaît! Pourquoi un jeudi? Mais c'est toujours parce que c'est un jeudi que ces choses-là arrivent. Plus question de faire et refaire le lit de ma vie. Oublions les draps sales et claquons les portes du manoir.

Je glisse jusqu'au parc le plus proche. De balançoires en t'as donc des beaux grands yeux à soir, je me laisse aller très très haut jusqu'à ce que l'air disparaisse, jusqu'à ce que je n'aie plus l'air d'aller très bien. Pas besoin d'être chiromancien pour savoir que très bien, ce n'est pas assez. Non, juste une philosophie de caissière consciente inscrite sur une balançoire jaune comme rire. Puis, deux chaînes. Plus tu veux aller haut avec la balançoire, plus les chaînes sont longues. Oui, deux chaînes, deux vastes concepts qui se dérobent à ma peau: celui de c'est pas demain la veille et celui de qu'est-ce que je vais faire demain? Entre les deux y'a tes fesses qui essaient de trouver le plus confortable possible un présent qui se permet le jaune. Si je reste là, c'est que je sais qu'en décrochant la balançoire je vais décrocher de moi. De toute façon, à force de s'asseoir dessus, la peinture s'enlève et on commence à rire d'un rire vrai. Puis, il y a les autres balancineux. On les retrouve parfois dans le carré de sable en train de construire des mots-châteaux, des mots-murs du savoir... à défaut de se voir. Les miroirs se font encore des accroires. Allons allons, répétons répétons, séduire sé... Non! J'ai trente ans et je suis morte à tout cela. Séduire? Allons donc! Jouir! Jouir de la cape que je porterai un jour, jouir en une balançoire infinie... Beaux grands yeux. Jouir de moi, jouir de toi. Tu sais la beauté, tu sais les nuances en forme d'ouverture. Bien sûr, s'ouvrir.

Bien trop, la peur. Sous les ouvrailles d'une transparence-limite, une libellule agite ses restes d'ailes. Chercher la survivance. Elle hésite. Léger égarement. Elle n'a même pas à faire de choix. Cette femme se

regarde sans le miroir-poignard des fins de mois. On n'arrive pas. Une orange peut-être demain maman? Elle allaite ses mémoires. Premiers pas. Et les diachylons usagés qui n'arrivent même pas à se coller au réel. Un soleil obèse vandale, le réel. La serveuse regarde par la fenêtre la pluie et le beau temps qui lui file entre les dents. Cheese. Les aiguilles se tournent les pouces et pointent quatre heures. Le patron sort, la caissière pense à elle. Elle pense à elle, la bâtarde de sa mère, la p'tite gênée de la p'tite école. La p'tite drôle des larmes jaunes, la trop sérieuse, la t'es pas capab' de faire comme tout le monde des messieurs dames balancineux trop parleux... Elle pense à elle, cette femme qui vient de nulle part, cette fugueuse du carcan de Pitt le clochard, cette... et ce que tu voudras et ce que tu voudras. La caissière panse sa plaie. Les aiguilles apprivoisent le temps et pointent les demains. Les pensées sortent par en-dedans, les espoirs rentrent par en-dehors. Beaux grands yeux.

Dehors, la ville passe et repasse mais je ne réponds plus. Comprendre le ralenti, être là, entière. Chercher sa neige. Tu sais la beauté, tu sais les joncs trouvés en forme de naissance. Bien sûr, se refaire. Bien trop, la peur. Et on parle d'avoir trente ans et de vouloir naître maintenant. Troquer ses cigarettes pour le pinceau de la quiétude. Et on essaie d'esquisser... mais nos couleurs s'égarent et virent au noir. Arc-en-ciel de douleur. Je suis aveugle. J'attends que ça passe. Il y a longtemps longtemps, bien avant la première pierre, je croyais au noir et au blanc. Je croyais à la naïveté et à la maturité. Ca faisait partie de mes fantasmes de soleil à kidnapper. Je suis aveugle, je rêve très peu, je pense très peu. Ca fait partie de mon évolution. Etre assise sur une pierre. Des fois, cette toute première pierre se retourne et les fourmis de l'inconscient viennent donner du mauve à ses cuisses. Mes cuisses à moi, elles ne ressentent rien. Pas question d'atteindre la couleur du frisson. Non, pas de jouissance pas de désolance, pas de blanc pas de noir. Qu'une statue qui croit qu'en rêvant fort fort, elle pourra allaiter ses envies. Des clochards, yeux clos, savent pourtant se promener dans des plaies et y trouver du lait chaud. Ce sont peut-être les premiers, peut-être les seuls, à ne pas s'y enfoncer.

Des arabesques se réfugient sur l'envers de l'arc-en-soi. Une peau tombe. Premiers pas. Il neige mal. Pitt le

clochard a les souliers bleus d'avoir tant marché pour rien. Rouler toujours rouler mais jamais se rouler de contentement. Puis, jongler des étoiles comme autant de cris du jour en attente. Ce matin-là, le trottoir te serait amical. Tes pieds nus et des pierres enfin capables de ressentir. Peut-être même une branche de lilas dans un restant de bière. Mais toujours toujours l'entrevoyure. Tu savais, tu sentais le délai prévu, les belles p'tites faces puis la bave. Peut-être aurait-il fallu une ruelle, peut-être. Enfin, tu sais le nord tant cherché, tu sais la mousse disparue sur le tronc des passants. Dans la ruelle ce matin-là tu te racontais des histoires, des histoires de noce... Tu disais toujours tant qu'à se raconter des histoires aussi bien commencer par la fin. La noce de l'ocelot annonce la mort du pitt. Car tu le savais bien, les pierres enfin capables de ressentir ne roulent pas jusqu'à l'entrevoyure. Toi si. On ne pardonne pas le Tibet et on n'en revient pas. Des années. Quelques secondes pour te rappeler ces années de ta vie où tu avais troqué le chantage affectif pour le plogage cosmique. Tu ne connaissais plus les vêtements, les passants. Juste une barbe et un miroir sans image. Puis, les touristes. Tu l'avais ton manoir, celui que tu cherches maintenant. Pourquoi es-tu revenu? Plus qu'une seconde. Débarrasses-toi au plus sacrant de tes mémoires et de tes pieds nus. Attention, tout acte d'indécence est formellement interdit et susceptible d'amende. Nul n'est censé ignorer la loi. La voix d'une femme. Elle étend son lavage de cerveau puis une autre femme puis encore une autre. Elles te regardent. Toujours toujours l'entrevoyure. On ne jongle pas avec les pierres. Même l'écureuil gonfle ses bajoues en provision d'une bonne histoire à raconter. Te voilà dans la rue, au délai prévu. Messieurs dames, automobiles, automates, automortifications, tout y est. Les vidangeurs ne sont pas encore passés. Peut-être aurait-il fallu une autre ruelle, peut-être. Peut-être que dans cette autre ruelle, des clochards, yeux clos, savent se promener dans des plaies et y trouver l'arc-ensemble. Ils seraient les premiers, les seuls, à ne pas s'y enfoncer.

Et pourtant, nul n'est censé ignorer la joie.